

Pourquoi il faut relire
BRUNO FOUCART,
engagé et généreux

PAR ALAIN MÉROT



Ce grand historien de l'art, membre du conseil de la Société des Amis du Louvre, vient de disparaître. Alain Mérot, qui fut son collègue à la Sorbonne, revient sur son action, ses livres et les combats qu'il menait avec panache.

Bruno Foucart (1938-2018), c'était d'abord un style, un ton. Une vivacité impatiente. Une force de conviction qui n'allait pas sans emportements. On ne pouvait y rester insensible. Il tranchait sur les demi-teintes de l'université, souvent si terne dans ses raisons et ses propos. Sans trop d'illusions, il avait une très haute idée de son métier, qu'il s'agisse de défendre sa discipline, l'histoire de l'art, de la faire rayonner ou de restituer dans des cours magistraux et atypiques la chair vivante de son époque de prédilection et la présence de ces artistes du XIX^e siècle qu'il semblait avoir intimement connus. Par sa liberté de pensée et son refus de toute censure et de toute langue de bois, Bruno Foucart doit nous servir d'exemple, au moment où l'on veut faire des enseignants de simples et gris prestataires de services, et non plus ce qu'ils devraient être : des éveilleurs, avec tout ce que ce mot suppose de hardiesse aventureuse et de générosité bienveillante.

Il aimait convaincre – et, pour convaincre, bousculer. Je me souviens de discussions passionnées avec lui, où le dix-septémiste fêru de Mansart et de Poussin que je suis avait du mal à admettre que l'église de la Sainte-Trinité de Ballu fût un chef-d'œuvre ou que Flandrin égalât presque Ingres. Ce n'était ni une nostalgie passiste, ni même la défense irraisonnée d'un « patrimoine » muséifié qui l'animaient, mais la passion toute pure – la conviction intime que ces œuvres, ces artistes, glorieux ou méconnus, étaient encore présents et qu'ils avaient quelque chose à nous dire. Ce XIX^e siècle, Bruno Foucart ne le voyait pas comme un siècle « stupide », selon une célèbre et dangereuse formule, mais au contraire généreux, découvreur d'autres mondes, à la fois respectueux du passé, des traditions, et ouvert sur l'avenir et la modernité. C'est à ce titre que, lors de son passage au ministère de la Culture, sous Michel Guy, il fit classer nombre d'édifices menacés ; à ce titre qu'il

défendit le Louvre de Visconti et Lefuel contre la pyramide de Pei ; mais c'est à ce titre aussi, la polémique s'étant apaisée, qu'il accepta cette confrontation génératrice de « sensations extrêmes », ainsi qu'il l'écrivit dans un mémorable article paru dans le numéro 2 de *Grande Galerie*.

Les figures des artistes qu'il a aimés et étudiés lui font cortège : au premier rang, les architectes : Viollet-le-Duc, Duban, Abadie, entre autres ; puis ces peintres religieux, longtemps qualifiés de « sulpiciens », qu'il a réhabilités dans un grand livre, parmi lesquels les « ingresques », comme Amaury-Duval ou « saint » Hippolyte Flandrin ; et aussi les décorateurs des années 1930 et 1940, de Ruhlmann à Frank ; sans oublier des monstres sacrés tels que Courbet ou Toulouse-Lautrec. Une telle variété – celle-là même qui présida à la création du musée d'Orsay – est à l'image d'une discipline qui doit prendre en compte une multiplicité d'objets,



Paul Delaroche
(1797-1856)
Portrait du comte James Alexandre de Pourtalès-Gorgier
1846, huile sur toile,
123 x 78 cm.
Coll. musée du Louvre,
aile Sully, 2^e étage,
salle 943.

À LIRE

Bruno Foucart, *Le Renouveau de la peinture religieuse en France (1800-1860)*, Arthena, 1987, 441 p.

Viollet-le-Duc, catalogue d'exposition sous la direction de Bruno Foucart, Éditions de la Réunion des musées nationaux, 1980, 415 p.

Essais et mélanges en l'honneur de Bruno Foucart, coffret de deux volumes (vol. I, *Deux siècles précurseurs. Textes de Bruno Foucart*, 768 p. ; vol. II, *Histoires d'art. Mélanges en l'honneur de Bruno Foucart*, 608 p.), sous la direction de Barthélémy Jobert, avec le concours d'Adrien Goetz et de Simon Texier, éditions Norma, 2008.

s'affronter à autant de styles et essayer de les comprendre, sans vouloir sottement exclure ni distribuer des bons points. Bruno Foucart ne voulait pas excommunier la tradition au nom d'une modernité pure et dure. Ce qui l'intéressait était autrement plus subtil : c'était la présence de la modernité au sein même de l'Académie.

Comme il l'a confessé lui-même, l'histoire de l'art était d'abord une histoire

d'amour : « Quand ce débroussaillage, ce déshabillage [par l'histoire de l'art] rendent l'œuvre à elle-même, dans son essentiel et sa nudité, alors tout est ouvert au coup de foudre, au ralliement qui fait que plus l'on comprend et plus l'on regarde, plus l'on aime... » Et, plus loin : « Les engagements personnels, les choix formels ne sont pas exclusifs, au contraire, de la compréhension large, de la sympathie unanimiste.

Pouvoir tout considérer et affirmer ses préférences, telle est la tactique que l'on proposera volontiers. » Par conséquent, « le XXI^e siècle traitera le XX^e comme le XX^e a appris à regarder le XIX^e siècle ». C'est par cette curiosité jamais lasse, cette capacité d'étonnement qu'il a su exprimer par l'écriture comme par l'action et la parole, que Bruno Foucart nous touche et nous est nécessaire. ■